

et moi-même je me sentais décliner. Bientôt la maladie, remontant toujours, gagna les bras : je ne portais à mes lèvres que difficilement, et j'étais oppressée au moindre mouvement. Cependant j'espérais être guérie à Lourdes ; je comptais beaucoup aussi sur un grand mieux pendant le mois de Marie.

On parlait tout autour de moi des fêtes de la Confirmation. Je regrettais un peu de ne pouvoir y assister. Un jour, la Supérieure des Religieuses me fit dire que si j'avais le désir de voir la Confirmation, on pourrait obtenir la permission de me faire entrer chez elles. Cette proposition me fit plaisir, d'autant plus que j'en avais eu la pensée à l'avance, mais je l'avais chassée comme irréalisable.

Le 25 avril, je reçus la visite de M. Rémy, de Floërmel ; il me parla beaucoup de la guérison de son fils, qu'on attribuait à l'intercession du Père de la Colombière ; il me conseilla de faire une neuvaine et m'offrit de m'envoyer la prière et les reliques qui avaient servi pour son fils. J'acceptai, mais sans empressement, n'attendant ma guérison que de la sainte Vierge : nous commençâmes en effet, ma cousine et moi, dès le soir, une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes.

C'était la veille du mois de mai ; la sœur Saint-Vincent me parla encore de la Confirmation et de ma visite à la Communauté, que je désirais si vivement, parce que, lui disais-je : " Si je pouvais aller aux pieds de Notre-Dame-de-Lourdes, je crois que je serais mieux, et en y allant ce jour-là j'aurais la bénédiction de Monseigneur. " Mais, me sentant encore plus faible, je lui dis que je n'osais plus espérer cette consolation, car le trajet était bien long, et que, dans neuf jours, je serais encore